

SIMONE DE BEAUVOIR :  
*LE DEUXIÈME SEXE*

Le livre fondateur  
du féminisme moderne en situation

Ouvrage dirigé par  
Ingrid GALSTER



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
7, QUAI MALAQUAIS (VI<sup>e</sup>)  
2004

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## REMERCIEMENTS ET HOMMAGES

Le colloque dont ce livre est issu a été financé par la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG), l'Ambassade de France à Berlin, le Ministère bavarois de l'Enseignement, du Culte, des Sciences et des Arts, le Centre de Coopération universitaire franco-bavarois (CCUFB) et l'Université catholique d'Eichstätt. L'Ambassade et le Ministère ont également apporté leur concours financier pour rendre la publication possible.

Jean-Bertrand Pontalis a eu la gentillesse de nous aider à un moment difficile du recrutement. Hélène Rouch a investi beaucoup de temps et d'énergie dans la rédaction des manuscrits et la communication avec les auteurs. Sans elle, ces actes auraient eu du mal à voir le jour, mais elle n'a pas tenu à être co-éditrice. Katja Suren a lu une partie du manuscrit dont la préparation pour l'impression a été assurée par Sébastien Porte.

Que toutes et tous trouvent ici l'expression de notre gratitude.

Nous rendons hommage à Waltraud Gölder, décédée en 2000, qui est souvent intervenue dans le débat, et à Naomi Schor, décédée en 2001, qui nous a laissé son beau texte et l'intérêt qu'elle a manifesté pour collaborer dans un groupe de travail dont on envisageait la création. Il devait porter sur le va-et-vient de la théorie féministe entre la France et les États-Unis, à commencer par l'épisode dont elle s'occupe : l'inspiration américaine de Beauvoir<sup>1</sup>.

Ingrid Galster  
Paderborn, novembre 2002

---

<sup>1</sup> Cf. Ingrid Galster, « Les chemins du féminisme entre la France et les États-Unis (1947-2000) », dans Nicole Racine et Michel Trebitsch (éd.), *Intellectuelles*, Complexe, 2004.

## TABLE DES MATIÈRES\*

Présentation par <i>Ingrid Galster</i> .....	11
--	----

### I. LES FAITS ET LES MYTHES

Introduction par <i>Michèle Le Dœuff</i> .....	23
--	----

#### *Première partie*

##### DESTIN

I. Les données de la biologie par <i>Hélène Rouch</i> .....	39
II. Le point de vue psychanalytique par <i>Marie-Christine Hamon</i> .....	53
III. Le point de vue du matérialisme historique par <i>Eva Gothlin</i> .....	69

#### *Deuxième partie*

##### HISTOIRE

I. Les hordes primitives par <i>Nicole-Claude Mathieu</i> .....	87
II. Les communautés agricoles primitives par <i>Françoise Héritier</i> .....	103
III. L'antiquité par <i>Pauline Schmitt Pantel</i> et <i>Beate Wagner-Hasel</i> .....	121
IV. Moyen Âge et Ancien Régime par <i>Claudia Opitz</i> .....	141
V. De la Révolution française aux années 1940 par <i>Karin Hausen</i> .....	157

---

\* La table des matières reprend celle du *Deuxième Sexe*.

*Troisième partie*

## MYTHES

- I. La femme et les mythes  
par *Josette Pacaly* ..... 171
- II. Le mythe de la femme et les écrivains  
– Montherlant ou le pain du dégoût  
par *Margarete Zimmermann* ..... 185  
– D. H. Lawrence ou l'orgueil phallique  
par *Annette Lavers* ..... 199  
– Claudel et la servante du Seigneur  
par *Elizabeth Fallaize* ..... 213  
– Breton ou la poésie  
par *Susan Rubin Suleiman* ..... 227  
– Stendhal ou le romanesque du vrai  
par *Christof Weiland* ..... 241  
– Conclusion  
par *Katja Suren* ..... 257
- III. Le mythe de la femme dans la vie quotidienne  
par *Annette Lavers* ..... 261

**II. L'EXPÉRIENCE VÉCUE***Première partie*

## FORMATION

- I. Enfance  
par *Annik Houel* ..... 283
- II. La jeune fille  
par *Margaret A. Simons* ..... 295
- III. L'initiation sexuelle  
par *Annik Houel et Anne-Marie Sohn* ..... 307
- IV. La lesbienne  
par *Hazel E. Barnes* ..... 315

*Deuxième partie*

## SITUATION

- V. La femme mariée  
par *Marie-Blanche Tahon* ..... 339
- VI. La mère  
par *Élisabeth Badinter* ..... 355

- VII. La vie de société  
par *Anne-Marie Sohn* ..... 365
- VIII. Prostituées et hétaires  
par *Cécile Coderre et Colette Parent* ..... 381
- IX. De la maturité à la vieillesse  
par *Kate Millett* ..... 393
- X. Situation et caractère de la femme  
par *Françoise Collin* ..... 401

*Troisième partie*

## JUSTIFICATIONS

- XI. La narcissiste  
par *Marie-Andrée Charbonneau* ..... 417
- XII. L'amoureuse  
par *Margarete Mitscherlich* ..... 431
- XIII. La mystique  
par *Doris Ruhe* ..... 445

*Quatrième partie*

## VERS LA LIBÉRATION

- XIV. La femme indépendante  
par *Naomi Schor* ..... 465  
Conclusion  
par *Geneviève Fraisse* ..... 477

**Annexe**

- Le manuscrit du *Deuxième Sexe*  
par *Catherine Viollet* ..... 485

**Index des noms de personnes** ..... 503

**Les auteurs** ..... 515

**Table des matières** ..... 517

LE MYTHE DE LA FEMME ET LES ÉCRIVAINS\* :

## STENDHAL OU LE ROMANESQUE DU VRAI

*Christof Weiland*

L'essai intitulé « Stendhal ou le romanesque du vrai » est un hommage au féminisme stendhalien. Sa position même à l'intérieur de la partie des « Mythes » du *Deuxième Sexe* est révélatrice. Stendhal vient en dernier après Montherlant, D. H. Lawrence, Claudel et Breton. Le plus ancien est le plus moderne, le plus prometteur quant à la relation entre les sexes. Cette leçon est en même temps l'apologie du couple que lie l'amour-passion. C'est à ce niveau que le texte déploie sa plus grande force. Cependant, son codage sentimental va plus loin encore. Car il est aussi et peut-être surtout un message affectif, sinon une déclaration d'amour subtilement chiffrée à l'adresse de Sartre.

Simone de Beauvoir a publié deux fois son texte. Au mois de février 1949 dans le numéro 40 des *Temps modernes*, un trimestre plus tard dans *Le Deuxième Sexe*. Parmi les premiers lecteurs du livre, c'est Maurice Nadeau qui, dans le *Mercure de France* du 1<sup>er</sup> novembre, mentionne l'importance accordée à Stendhal traitant la femme « en égale<sup>1</sup> ».

Cinquante ans après, ce texte respire encore la sensibilité, la fraîcheur, la verve d'un esprit critique que fascine son sujet. La sympathie éprouvée pour Stendhal, la joie de partager sa vision du monde féminin me semblent caractériser l'intérêt que lui voue Beauvoir. Sa vision du monde stendhalien est décidément gynécologique. « C'est à travers les femmes, nous dit-elle, que Julien, Fabrice, Lucien font l'apprentissage du monde et d'eux-mêmes » (*DS*, I, 387). Cette perspective est jusque-là sans précédent dans la critique stendhalienne.

Stendhal, la figure d'exception. Chez lui point de « mystifications », point de « mythes » (389). La règle, c'est les autres. Montherlant, D. H. Lawrence, Claudel, Breton, justement. Là, c'est le carnaval de la femme

---

<sup>1</sup> Nadeau 1949, 500. Voir aussi Hoog 1949.

déguisée « en ménagère, en nymphe, en étoile du matin, en sirène » (375-376). Stendhal, lui, préfère la « réalité humaine » (389). Ses femmes à lui, celles « qu'il a aimées ou inventées avec amour » (379), ce sont « des femmes de chair et d'os » (376).

*Stendhal pour Beauvoir : les vraies valeurs*

Aimer avec amour, inventer avec amour : nous voilà face au romanesque du vrai, principe poétologique qui assure à notre auteur la place privilégiée que lui réserve Beauvoir. Il est son champion de « l'émancipation des femmes » (388). Son œuvre donne le frisson de l'amour « plus vrai » (*ibid.*) ; son univers séduit par la vision d'une liberté « sous d'autres visages » (*ibid.*) se refusant à toute aliénation.

Le chapitre qu'écrit Beauvoir sur Stendhal est fort élogieux. C'est un feu d'artifice rhétorique où alternent la sensibilité, le sens de l'analyse et de la poésie. Il est en petit ce que l'ensemble du *Deuxième Sexe* est en grand : le rappel des « vraies fins de l'existence » (387), de la « destinée propre » (*ibid.*) de tout un chacun, de « la reconnaissance réciproque » (*ibid.*) des sexes. Cela seul justifierait, au besoin, sa publication double.

Ce texte nous sourit de façon évangélique. Voici un exemple : « Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'univers et le temps ; il se suffit, il réalise l'absolu » (387). On le sent : cette phrase renferme à la fois une idée philosophique, une promesse de bonheur et, par là, un message intime. Elle s'adresse à une âme-amie, experte à lire des sous-textes. Elle rêve et fait rêver.

Le texte, lui, évolue en fonction de trente citations tirées de l'œuvre de Stendhal. Tout appareil critique, tout renvoi aux sources fait défaut. Subsiste une seule note flottant en bas de page et qui semble se moquer du lecteur. « C'est Stendhal qui souligne » (377), dit-elle. Que souligne-t-il ? Le mot *femmes*. Au pluriel.

Il faut disposer, alors, d'une connaissance sûre de l'œuvre de Stendhal, des titres, des noms des personnages, du chassé-croisé des différents couples. Il est facile dans cet univers mobile des *happy few* de se tromper. Et Beauvoir se trompe elle-même. Prise par l'élan d'une intuition, elle mélange deux histoires d'amour. Julien, héros du *Rouge et le noir*, fait irruption auprès de Clélia, héroïne de *La Chartreuse de Parme* (384). Ces citations-nuages qui s'éloignent sans laisser d'adresse, sont pourtant

identifiables grâce aux concordances dont disposent les stendhaliens<sup>2</sup> et grâce aux fruits des lectures de l'interprète. Toutefois, deux citations ont résisté allègrement à leur découverte. Voici le résultat<sup>3</sup>. Simone de Beauvoir tire ses citations une fois de *Lamiel* et de *Mina de Vanghel*, deux fois des *Souvenirs d'égotisme*, cinq fois de *Lucien Leuwen*, cinq fois de *La Chartreuse de Parme*, six fois de la *Vie de Henry Brulard*, dix fois de *De l'amour*.

Ce petit relevé statistique permet de préciser que le discours beauvoirien se forme, quant aux genres littéraires, en fonction de l'essai stendhalien sur l'amour, des deux autobiographies et des trois grands romans. Il ignore, par conséquent, les œuvres intimes, la correspondance, les récits de voyages, les biographies et les textes poétiques et esthétiques. Quelles sont dans ce contexte les héroïnes préférées ? La fréquence même nous instruit : Simone de Beauvoir revient neuf fois sur M<sup>me</sup> de Rênal et cinq fois sur Mathilde de la Mole du *Rouge et le noir* ; neuf fois également sur M<sup>me</sup> de Chasteller, deux fois sur M<sup>me</sup> Grandet et une fois sur M<sup>me</sup> d'Hocquincourt de *Lucien Leuwen* ; elle focalise l'attention huit fois sur Clélia Conti et quatre fois sur la Sanseverina de *La Chartreuse de Parme*. À côté des personnages de fiction, elle place des femmes réelles telles que Matilde Dembowski, Mélanie Guilbert, Angela Pietragrua et d'autres encore qui ont peuplé la vie de Stendhal. On devine que toutes ces femmes – exception faite de la mère de Henri Beyle dont elle ne parle pas – forment la figure emblématique de la Femme chez Stendhal.

De quelle nature est cette figure ? Un retour rapide au texte beauvoirien s'impose. Le noyau féministe se résume en ceci : la « situation » de la femme dans la société moderne est défavorable quant à son authenticité, son autonomie, sa liberté. La femme est victime d'une civilisation hypocrite où domine le mâle. Privé de l'acte qui le définirait, le sexe féminin vit dans l'ennui, le vide, la perte de sens. L'esthétique du roman stendhalien – ne faudrait-il pas dire plutôt : l'anthropologie littéraire de Stendhal ? – rompt avec cette image. C'est le « romanesque du vrai » qui gouverne et la vie et la fiction ouvrant la voie à d'authentiques valeurs : l'égalité, la passion, le bonheur. Le tout dépend dans le cœur de la femme de l'éveil de l'amour-passion, moment crucial de transcendance : « Et ces femmes qui ont su préserver à vide leur liberté, dès qu'elles rencontreront un objet digne d'elles s'élèveront par la passion jusqu'à l'héroïsme ; leur

<sup>2</sup> Finch 1991, Hamm et Lessard 1991.

<sup>3</sup> Voir Appendice.

force d'âme, leur énergie traduisent la farouche pureté d'un engagement total » (380-381).

Dès lors, ces êtres énergiques commencent à douter du monde et à changer de caractère. D'où, chez Stendhal, les surprenantes ruses de l'héroïne et même la mauvaise foi. Le fait d'agir, mieux encore : le passage à l'acte porté par la passion révèle l'essence du personnage. Cette révélation produit parfois, auprès du lecteur, un effet ambigu. C'est le cas de Clélia de *La Chartreuse de Parme* : « Clélia, promettant à la Madone de ne plus voir Julien [Fabrice], et acceptant pendant deux ans ses baisers, ses étreintes, à condition de garder les yeux fermés, est à la fois risible et bouleversante » (384).

Ici comme ailleurs, l'intuition et le bon sens font le charme de l'analyse. C'est dans les plis de l'existence mue par la passion que Beauvoir localise l'essor du romanesque stendhalien. En tant que force tranquille, le romanesque est au service du « moment extrême de la liberté ». Stendhal guette ce moment surtout chez l'héroïne en apparence indécise. Il suit de près la femme qui subitement passe de la réserve à l'acte audacieux. Voici une lecture lucide de l'affranchissement auquel s'exercent les personnages : « C'est quand la liberté se prend à ses propres pièges et triche avec elle-même qu'elle est le plus profondément humaine et donc aux yeux de Stendhal la plus attachante » (383).

Bravant ses hésitations et ses incohérences, l'héroïne stendhalienne apprend à se transcender. Qu'elle fasse assassiner un tyran, qu'elle sauve la vie de son amant, qu'elle foule aux pieds les interdits de l'honneur : c'est en agissant qu'elle accède à l'autonomie et à l'authenticité, car « elle met son propre suffrage plus haut que celui d'autrui et par là se réalise comme un absolu » (385). Cet instant intense de l'expérience de soi met à nu la beauté et la force d'âme de la femme telle que la rêve Stendhal. Elle risque tout, elle gagne tout : « C'est le risque infini du bonheur ou de la mort, de la grandeur ou de la honte qui donne à ces destinées de femme leur gloire romanesque » (385-386).

Cette gloire se prépare à l'intérieur d'un cycle triadique que constituent l'élévation, la révélation et la transfiguration de l'être. Ce cycle quelque peu mystique s'accomplit en fonction de « la conscience d'autrui » (383) que représentent l'amant et l'amante : « cette conscience autre qui dans la reconnaissance réciproque donne au sujet autre la même vérité qu'elle reçoit de lui » (387).

C'est précisément à ce point que Beauvoir fait se rejoindre Stendhal et Hegel ; le féminisme de l'écrivain se confond avec l'idéalisme du

philosophe dans la vision de l'égalité des sexes. Car, on s'en souvient, aucune « essence » (376) ne définit la femme ; elle n'est pas « pure altérité » (387) ; son statut est celui d'un « être humain » (389). Dans la mesure où cette vérité anthropologique prend forme dans la vie, se profilent les « vraies fins de l'existence : le beau, le bonheur, la fraîcheur des sensations et du monde » (387). L'œuvre de Stendhal en est la preuve. Elle est le regard dans l'âme, surtout dans celle de la femme. La révolution féministe, dont témoignent silencieusement ses personnages, est la revanche que prend le romancier sur la société.

Dans cette optique, se révèle le Stendhal non seulement homme à l'âme « d'amant malheureux » (376), mais aussi et surtout le Stendhal homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, philosophe. La métaphorique de la lumière et des ténèbres inscrite dans le texte laisse peu de doutes. Regardons de plus près.

M<sup>me</sup> de Rênal cède à l'amour, parce qu'ayant vécu sans connaître cette passion elle ne saurait la *re*-connaître. Et Beauvoir d'ajouter : « on dirait que pour avoir vécu dans la nuit elle est sans défense devant la fulgurante lumière de la passion ; elle l'accueille, éblouie, fût-ce contre Dieu, contre l'enfer ; quand ce feu s'obscurcit, elle retombe dans les ténèbres que gouvernent les maris et les prêtres » (384).

Se pourrait-il que la femme dispose d'une lumière cartésienne ou bien son « âme ardente » (*ibid.*) est-elle la figure d'un pétrarquisme tardif et livresque qui ranime aussi « ce feu qui couve en elle » (380) ? La femme à l'âme « sèche » (379), telle une M<sup>me</sup> Grandet du roman *Lucien Leuwen*, offre un spectacle curieusement XVIII<sup>e</sup> siècle : la passion « la brûle sans l'illuminer » (*ibid.*). C'est au lecteur de conclure que Stendhal montre l'âpre chute du siècle éclairé dans l'obscurantisme restaurateur. La Femme chez Stendhal, c'est bien « le cœur généreux cherchant son chemin dans les ténèbres » (382) et Mathilde de la Mole dans ses meilleurs moments représente « l'ardente quête des vraies raisons de vivre à travers les ténèbres de l'ignorance, des préjugés, des mystifications, dans la lumière vacillante et fiévreuse de la passion » (385).

#### *Stendhal, Beauvoir et Sartre*

Figures des Lumières et de l'Idéalisme, Stendhal et Hegel vus par Beauvoir : est-il légitime de se souvenir d'une autre lignée – Sartre, Spinoza, Stendhal ? N'est-ce point vers la fin des *Mémoires d'une jeune fille rangée* que Simone fait, en 1929, la connaissance d'un jeune homme

qui aime « Stendhal autant que Spinoza » (*MJF*, 479) ? Et ce jeune homme, c'est Sartre. Rappeler son nom ne veut pas dire soulever la question de savoir combien lui doit Beauvoir dans la conception de son texte. C'est à chaque lecteur et à chaque lectrice de s'en faire une idée juste. Pourtant, Sartre hante ces pages stendhaliennes. Voici pourquoi.

En 1935, le philosophe Alain publie un petit livre intitulé *Stendhal*<sup>4</sup>. Dans cet essai, l'auteur regrette l'absence d'une « ample étude de l'amour féminin tel qu'il serait si la femme s'affranchissait d'hypocrisie et même de pudeur ». Et il ajoute : « Toutefois nous possédons l'esquisse, sous le titre de *Lamiel*<sup>5</sup> ». *Lamiel*, nous l'avons vu, est le roman de Stendhal qui arrête aussi l'attention de Beauvoir. Alain passe en revue surtout l'amour au masculin, car, dit-il, « il est évident que [chez Stendhal] la femme est toujours vue et jugée par un homme qui l'aime »<sup>6</sup>. Beauvoir, elle, nous assure du contraire : « Jamais Stendhal ne se borne à décrire ses héroïnes en fonction de ses héros : il leur donne une destinée propre » (387).

À cette contradiction fondamentale près, le Stendhal d'Alain fait résonner harmonieusement le texte de Beauvoir. M<sup>me</sup> de Rênal et Clélia, nous dit Alain, paraissent « relevée[s]... jusqu'à l'héroïsme<sup>7</sup> ». Et Beauvoir, plus réflexive, de préciser : « elles s'élèveront par la passion jusqu'à l'héroïsme » (381). Il y a encore d'autres ressemblances à découvrir. La thématique de l'hypocrisie<sup>8</sup>, de la pudeur<sup>9</sup> ou bien de la générosité<sup>10</sup>, impulsion celle-ci que, selon Beauvoir, « Stendhal met plus haut que tout autre mérite » (379). Ne passe pas inaperçue la valorisation très positive du roman *Lucien Leuwen*<sup>11</sup>, de « la fidélité à soi<sup>12</sup> » d'une part et de « l'estime de soi » (385) d'autre part. On n'ignore pas non plus le concept de « la force d'âme<sup>13</sup> » dont ils parlent tous deux. Même le ton de la persuasion fouguese, de la rhétorique élégante se retrouve d'un texte à l'autre. Quant à l'amour stendhalien, Alain pense qu'il faut

<sup>4</sup> Alain 1935.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 66.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 60.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, 29.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 66.

<sup>10</sup> *Ibid.*, 26.

<sup>11</sup> *Ibid.*, 44.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 18.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 18 et *DS*, I, 381.

absolument le « nommer romanesque<sup>14</sup> » afin d'éviter de le confondre avec l'amour « romantique ». Chez Stendhal, insiste-t-il, on trouve « l'amour vrai<sup>15</sup> ». Amour romanesque, amour vrai : le romanesque du vrai beauvoirien serait-il le terme intermédiaire ?

Quoi qu'il en soit, Alain, il est temps de le rappeler, est un nom de référence dans *L'Être et le néant* et dans *Qu'est-ce que la littérature ?*. Nous savons en outre que Stendhal fut l'écrivain préféré de Sartre à tel point que la question se pose de savoir pourquoi Sartre n'a pas écrit sur lui. Sartre, nous répond Michel Contat<sup>16</sup>, se sentait trop identique à Stendhal. Une espèce de suridentification aurait pu compromettre une froide analyse. C'est pourquoi il est légitime de supposer que Beauvoir prend la plume à sa place. Elle parle de ce qu'elle aime. De Stendhal, de la femme, de Sartre, « ce Sartre idéal » qu'elle cache, encore selon Michel Contat, « sous la figure de Stendhal<sup>17</sup> ». Et le spécialiste de renchérir : « Le panégyrique qu'elle dresse de l'attitude de Stendhal à l'égard des femmes est aussi bien celui de Sartre face à elle<sup>18</sup> ». Quel jeu de correspondances où les sexes, les voix, les sujets se répondent ! Il est de fait que Beauvoir transpose le Stendhal créateur du héros masculin cher à Alain en Stendhal créateur de l'héroïne féminine tel qu'il lui est cher. Le tout forme un message sentimental à l'attention d'une troisième personne : Sartre, connaisseur et amant muet. Nous sommes libres de nous enchanter à la vue de cette constellation : Stendhal en étoile du matin à l'horizon de Castor et de Pollux.

Il serait évidemment vain de chercher à identifier toutes les sources qui ont pu inspirer Beauvoir. Son discours est authentiquement sien. De sorte qu'il *est* ce qu'il *dit* : l'acté à la mesure d'un être libre et vrai. Pourtant, on retiendra, en 1947, la publication de deux études critiques importantes. *Stendhal romancier* de Maurice Bardèche et les *Sept visages de l'amour* d'André Maurois, où le lecteur trouvera un chapitre dont le titre surprend : « Les héroïnes de Stendhal ».

Les deux auteurs, et avec eux Beauvoir, s'unissent pour souligner l'importance de la poétique stendhalienne de l'obstacle<sup>19</sup> ; ils convergent,

<sup>14</sup> Alain 1935, 65.

<sup>15</sup> *Ibid.*, 64.

<sup>16</sup> Contat 1986.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 151.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 150.

<sup>19</sup> Maurois 1947, 127 et *DS*, I, 381.

ou peu s'en faut, quant à l'amour que voue Stendhal à M<sup>me</sup> de Rênal et quant à son admiration plus réservée pour Mathilde de la Mole<sup>20</sup>. Bardèche est convaincu d'un « abandon complet au romanesque<sup>21</sup> » chez le Stendhal des *Chroniques italiennes* et Maurois réfléchit sur « la femme que Stendhal aurait voulu aimer » et « la femme que Stendhal aurait été [...] s'il avait été femme<sup>22</sup> ». C'est là la topique la plus récente de la critique stendhalienne de la fin des années quarante.

### *Le féminisme stendhalien*

Passons donc de la production à la réception du Stendhal beauvoirien qui commence, évidemment, chez Beauvoir elle-même. Dans le deuxième tome du *Deuxième Sexe* elle s'arrête quatorze fois sur notre auteur, son œuvre, ses héroïnes<sup>23</sup>. Voici quelques extraits : Mathilde de la Mole est l'exemple-type de la jeune fille qui, devant son amant, passe « de la servilité à l'arrogance, de la supplication au mépris », désireuse « d'atteindre à travers son amour un destin exceptionnel » (*DS*, II, 120-121). Beauvoir l'imagine frappée de frigidité, car la jeune femme « s'en veut de s'être donnée à Julien » (187) puis s'humilie devant lui, restant « en révolte contre lui autant que contre soi-même » (188). Face au « sérieux » (519) du monde mâle dont doute profondément Stendhal, la femme conserve, dans le meilleur des cas, « sa vision à elle du monde » (298), puisqu'elle sait se servir, au besoin, de la logique masculine « aussi adroitement que l'homme » (486). C'est une étape de gagnée dans le but de se « reconnaître mutuellement comme des semblables » (613). Dans le champ littéraire, les femmes, « essoufflées » (634) par les contraintes extérieures du métier d'écrivain et qui parfois les empêchent de « recréer » (226) le monde de façon originale, ne disposent pas de « l'ironie, [de] la désinvolture d'un Stendhal ni [de] sa tranquille sincérité » (634). Est-ce ici la raison pour laquelle aucune autobiographie féminine ne saurait « se comparer aux *Confessions*, aux *Souvenirs d'égotisme* » (635), comme le suggère Beauvoir ? Quoi qu'il en soit, l'acquis féministe de

<sup>20</sup> *Ibid.*, 141.

<sup>21</sup> Bardèche 1947, 353.

<sup>22</sup> Maurois 1947, 131.

<sup>23</sup> Voir *DS*, II, 120-121, 187-188, 241, 298, 320, 486, 518-519, 561, 579, 613, 632, 634, 635, 655.

Stendhal est sûr : les femmes « aident l'homme à accomplir sa destinée » (393).

Halte-là !, dira Julia Kristeva. Elle le dit dans son chapitre portant sur « Stendhal et la politique du regard<sup>24</sup> ». « Ses héroïnes ne sont pas des partenaires dont l'altérité permet aux héros de s'accomplir<sup>25</sup> ». L'objection au féminisme stendhalien que fait Kristeva est d'ailleurs la seule mise en question approfondie du modèle beauvoirien.

La nouvelle approche critique ne plaisante pas : l'attitude existentialiste doit céder devant l'interrogation psychanalytique, la différence de situation devant l'interrogation politique et érotique. L'amour s'articule plus nettement dans les structures de la sexualité, car, selon Kristeva, Stendhal porte en lui l'image de la femme en « idéal fantasmatique<sup>26</sup> ».

Stendhal est pour ainsi dire en concubinage avec Henri Beyle, avec sa mère et la mort de celle-ci qui le traumatise. Cet homme qui réfléchit sur le pouvoir politique, se réfléchit aussi dans un pouvoir phallique étrangement ambigu. Ce que Kristeva appelle le « lesbianisme stendhalien<sup>27</sup> » est ce qui opère une scission singulière. « [L]e dualisme de son érotique [est] ancré dans la quête d'un pouvoir phallique qu'incarne une Femme et qu'exerce l'homme guerrier<sup>28</sup> ». Exercice n'est pas incarnation. Tout comme la Femme n'est pas les femmes. Les femmes détiennent au niveau biographique de notre homme « une valeur refuge de son angoisse<sup>29</sup> » tandis que la Femme qui hante le « sujet romanesque<sup>30</sup> » représente l'altérité féminine que Stendhal fétichise et transforme « en idole laïque<sup>31</sup> ». Son diagnostic est – ô dix-neuvième siècle ! – « l'idolâtrie dans l'amour du féminin comme antipode de la religion<sup>32</sup> ». Sous les effets de la liquidation de la Femme s'anéantit le « culte » qu'on lui voue et, enfin, le féminisme en tant que « dernière religion<sup>33</sup> ». Plus loin, dans les registres du mythique et du fantasmatique se perd l'image de la

<sup>24</sup> Kristeva 1983.

<sup>25</sup> *Ibid.*, 450-451.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 450.

<sup>27</sup> *Ibid.*, 448.

<sup>28</sup> *Ibid.*, 452.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, 451.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> *Ibid.*, 452.

<sup>33</sup> *Ibid.*

« maîtresse absolue<sup>34</sup> » ressemblant au spectre d'un Dieu-Femme ou d'une Déesse-Homme immolés – qui sait à quelles fins ? – et que tentent de ranimer les romans de Stendhal.

L'enthousiasme de Beauvoir est peu propice à la découverte d'un tel ressort. Et le taux du romanesque du vrai n'en finit plus de baisser, chez Kristeva, le fantasmatique étant en hausse. Le bonheur, l'ivresse même, dont avait rêvé Beauvoir se métamorphosent en « humour<sup>35</sup> », grinçant certes, pour lequel plaide sa vigilante lectrice post-moderne.

Stendhal entre Simone et Julia. En fin de compte, le lecteur assiste à un jeu d'affirmations chez Beauvoir et de négations chez Kristeva. L'affirmation d'un Stendhal féministe s'enchantent peut-être trop à la vision du couple heureux, projection qui aurait dû auréoler Sartre et Beauvoir. Sa négation, cependant, ne prime-t-elle pas trop l'homme athée, solipsiste et angoissé à la Georges Bataille, dont Kristeva fera l'objet de l'étude qui suit celle sur Stendhal, et ne néglige-t-elle pas le sublime consolateur de l'éthique beyliste ?

L'histoire de la réception du Stendhal issu du *Deuxième Sexe* est étrangement restreinte<sup>36</sup>. Elle est inexistante, en apparence du moins, chez Ellen Constans qui, en 1983, date aussi de la parution des *Histoires d'amour* de Kristeva, publie un article instructif<sup>37</sup> sur le sujet. Selon Constans, le féminisme de Stendhal n'est pas un *a priori*. Sa portée varie « selon que l'on privilégie *De l'amour* ou les romans et nouvelles<sup>38</sup> ». À l'idéologie féministe ne correspondent pas toujours « les sens portés par l'écriture et les structures romanesques »<sup>39</sup>. C'est pourquoi Constans compare le féminisme naissant chez les saint-simoniennes, fouriéristes, républicaines et catholiques progressistes à celui de Henri Beyle. Celui-ci s'en tire assez bien grâce aux idées d'égalité des sexes et de liberté féminine<sup>40</sup>. Intervient le paradigme stendhalien de l'amour-passion. Chez M<sup>me</sup> de Rênal par exemple, « le désir de bonheur, le sentiment de pouvoir s'épanouir comme individu-femme dans la passion, l'emportent<sup>41</sup> ». Si

<sup>34</sup> *Ibid.*, 453.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> On retient May 1977, Mathis 1987 et Longstaffe 1995.

<sup>37</sup> Constans 1983.

<sup>38</sup> *Ibid.*, 62.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> *Ibid.*, 66.

<sup>41</sup> *Ibid.*, 68.

la marche vers le bonheur des héroïnes telles que M<sup>mes</sup> de Rênal et de Chasteller peut paraître sinueuse et un peu lente, celle des jeunes filles (par exemple Clélia ou Lamiel) « est plus rapide et audacieuse<sup>42</sup> ». Stendhal leur accorde « le pouvoir d'initiative et la liberté d'action<sup>43</sup> ». Il admire « leur énergie et leur folie<sup>44</sup> ». Et Constans de proclamer un « romanesque hyperbolique<sup>45</sup> » qui est « porteur d'un sens féministe car il valorise la capacité d'action<sup>46</sup> » d'où jaillira la liberté.

L'échec et la mort des personnages stendhaliens, que Beauvoir avait reconnus comme le lot nécessairement égalitaire des « grandes âmes » (*DS*, I, 388), ne pouvant trouver leur espace dans la société, sont interprétés comme le triomphe de l'amour. On ne meurt qu'après avoir connu la passion « dans sa vérité et sa réciprocité. La femme a dès lors accédé à la liberté d'aimer<sup>47</sup> ».

Et Simone de Beauvoir qui lui a fourni tant d'idées ? Elle n'est même pas mentionnée. Comme dirait Philippe Meyer : on s'en moque comme de l'an 2000.

### Conclusion

Que faut-il conclure ? Le discours beauvoirien s'insère dans la tradition philosophique de la critique stendhalienne dont, au cours des années quarante, Alain est le représentant. Ce discours vise la vérité tendanciellement totalisante de la problématique du rapport des sexes à travers les structures esthétiques de l'œuvre littéraire. Toute vérité, Beauvoir l'a bien vu elle-même, est « ambiguïté, abîme, mystère » (*DS*, II, 635). C'est à la postérité de s'y essayer encore et toujours.

La vérité du Stendhal féministe que propose Beauvoir est une mise en valeur empathique et pleine d'esprit où éclatent le courage et l'optimisme. Cet optimisme enchanteur s'achète au prix d'une vue partielle. Les lettres à sa sœur Pauline<sup>48</sup> sont nettes : le féministe avant la lettre qu'est Stendhal, Beyle n'a pas su l'être.

<sup>42</sup> *Ibid.*, 69.

<sup>43</sup> *Ibid.*, 70.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> *Ibid.*, 71.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> *Ibid.*, 73.

<sup>48</sup> Mathis 1987.

Simone de Beauvoir n'a aucun intérêt à déconstruire son idole. Ni l'homme, ni son écriture. Il représente, dans le sens de Max Weber, son idéal-type. Elle dialogue avec lui, elle lui prête sa plume, elle le porte aux nues. On admirera ce texte pour son art de la synthèse, son éloquence soignée, sa tension éthique. Il mérite d'avoir sa place parmi les voix critiques importantes touchant Stendhal.

*Appendice : liste des citations stendhaliennes*

(Entre crochets [ ] texte stendhalien, entre parenthèses ( ) variante beauvoirienne)

DS, I, 376

- 1 « une charmante femme ; nous nous adorerons, elle connaîtra mon âme ». Texte non identifié, cité dans Alain 1935, 102.
- 2 « Je (crois) [vois] que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout ». *Vie de Henry Brulard*, II, dans *Œuvres intimes*, t. II, éd. Victor Del Litto, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 542.
- 3 « La ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dôle par la grande route, fut pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde ». *Ibid.*
- 4 « Je cours la chance d'être lu en 1900 par les âmes que j'aime, les M<sup>me</sup> Roland, les Mélanie Guilbert ». *Ibid.*, I, p. 536.
- 5 « Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité ; que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles concluait (ainsi) [aussi] de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés ». *De l'amour*, chap. LIV, « De l'éducation des femmes », éd. Victor Del Litto, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1980, p. 208.

DS, I, 377

- 6 « (Une femme) [Enfin une femme] à son métier à broder, ouvrage insipide et qui n'occupe que les mains, songe à son amant, tandis que celui-ci galopant dans la plaine avec son escadron est mis aux arrêts s'il (fait) [fait faire] un faux mouvement ». « Des différences entre la naissance de l'amour dans les deux sexes », *Ibid.*, chap. VII, p. 41.
- 7 « Les femmes préfèrent les émotions à la raison ; c'est tout simple : comme, en vertu de nos plats usages elles ne sont chargées d'aucune affaire dans la famille, *la raison ne leur est jamais utile...* Donnez à régler à votre femme vos affaires avec les fermiers de deux de vos terres, je parie que les registres (sont) [seront] mieux tenus que par vous ». *Ibid.*, p. 41-42.

- 8 « (Tous les génies) [D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies] qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public ; dès que le hasard leur donne les moyens de se montrer, voyez-les atteindre aux talents les plus difficiles ». *Ibid.*, chap. LVI [Suite du chap. LV, « Objections contre l'éducation des femmes »], p. 220-221.
- 9 « (Nous laissons) [Par l'actuelle éducation des jeunes filles, qui est le fruit du hasard et du plus sot orgueil, nous laissons] oisives chez elles les (qualités) [facultés] les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous ». *Ibid.*, chap. LIV, p. 205-206.
- 10 « une grande idiote gauche, timide et ayant peur d'une araignée ». *Ibid.*, p. 209.

DS, I, 378

- 11 « idées étroites et parisiennes ». *Souvenirs d'égotisme*, dans *Œuvres intimes*, t. II, éd. cit., p. 470.
- 12 « un dégoût mortel pour les femmes honnêtes et l'hypocrisie qui leur est indispensable ». Texte non identifié.

DS, I, 379

- 13 « (célèbre) vertu [terrible] ». *Lucien Leuwen*, dans *Romans et Nouvelles*, t. I, éd. H. Martineau, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, chap. XLVII, p. 1162.
- 14 « elle n'a pas de caractère... elle m'ennuie ». *Ibid.*, chap. LXI, p. 1323.
- 15 « Parfaitement raisonnable, (soucieuse) [soigneuse] de la réussite de ses projets ». *Ibid.*, chap. LXVI, p. 1361.
- 16 « son esprit était aride ». *Ibid.*, chap. LXI, p. 1324.
- 17 « catin sublime, à l'Italienne, à la Lucrece Borgia ». *Vie de Henry Brulard*, éd. cit., chap. II, p. 545.
- 18a « catin [non sublime] à la du Barry ». *Ibid.*
- 18b « [C'est] une des Françaises les moins *poupées* que j'ai rencontrées ». *Souvenirs d'égotisme*, éd. cit., chap. II, p. 439.

DS, I, 380

- 19 « soit par mépris de ce qui (l'entoure) [l'entourait], soit par regret de quelque chimère absente ». *La Chartreuse de Parme*, dans *Romans et Nouvelles*, t. II, éd. cit., chap. XV, p. 272.
- 20 « âme active ». *Ibid.*, chap. VI, p. 110.
- 21 « c'est s'empêcher de mourir, [se] disait-elle, ce n'est pas vivre ». *Ibid.*
- 22 « toujours passionnée pour quelque chose, toujours agissante, (gaie aussi) [jamais oisive] ». *Ibid.*, chap. VI, p. 139.

DS, I, 381

23 « (une) [cette] âme toujours sincère qui jamais n'agit avec prudence, qui se livre tout entière à l'impression du moment ». *Ibid.*, p. 115.

DS, I, 383

24 « des choses qui n'ont d'importance que par le sentiment ». « De l'orgueil féminin », *De l'amour*, éd. cit., chap. XXVIII, p. 88.

25 « prétendus importants ». *Ibid.*

DS, I, 385

26 « Sa vie fut-elle un faux calcul ? Son bonheur avait duré huit mois. C'était une âme trop ardente pour se contenter du réel de la vie ». *Mina de Vanghel*, dans *Romans et Nouvelles*, t. II, éd. cit., p. 1174.

DS, I, 386

27 « esprit vif, (changeant) [clairvoyant], profond ». *Lucien Leuwen*, éd. cit., chap. XVIII, p. 933.

28 « L'amour à la Werther ouvre l'âme... au sentiment et à la jouissance du beau sous quelque forme qu'il se présente, (même) [fût-ce] sous un habit de bure. Il fait trouver le bonheur même sans les richesses ». « Werther et Don Juan », *De l'amour*, éd. cit., chap. LIX, p. 235-236.

DS, I, 387

29 « C'est un but nouveau dans la vie auquel tout se rapporte et qui change la face de tout. L'amour-passion jette aux yeux d'un homme toute la nature avec ses aspects sublimes comme une nouveauté inventée d'hier ». *Ibid.*, p. 241.

DS, I, 388

30 « c'est bête ». *Lamiel*, dans *Romans et Nouvelles*, t. II, éd. cit., chap. XIV, p. 907.

#### Références bibliographiques

Alain. 1935. *Stendhal*, Paris, PUF.

Bardèche, Maurice. 1947. *Stendhal romancier*, Paris, Éditions de la Table Ronde.

Constans, Ellen. 1983. « Au nom du bonheur. Le féminisme de Stendhal », *Europe*, n° 652-653, p. 62-74.

Contat, Michel. 1986. « Pourquoi Sartre n'a pas écrit sur son écrivain préféré : Stendhal », dans *Lectures de Sartre*, textes réunis et présentés par Claude Burgelin, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 139-160.

Finch, Alison. 1991. *Concordance de Stendhal. Le Rouge et le noir et La Chartreuse de Parme*, Leeds, Maney.

Hamm, Jean-Jacques et Lessard, Gregory. 1991. *Stendhal. Concordances d'Armance*, Hildesheim, Zürich, New York, Olms-Weidmann.

Hoog, Armand. 1949. « Madame de Beauvoir et son sexe », *La Nef*, n° 56, p. 89-92.

Kristeva, Julia. 1983. « Stendhal et la politique du regard. L'amour d'un égoïste », *Histoires d'amour*, Paris, Denoël, p. 319-340. [Citations d'après rééd. Gallimard, coll. Folio essais, 1997, p. 423-453].

Longstaffe, Moya. 1995. « Freedom, feminism, and further reflections on Simone de Beauvoir, Stendhal, and Claudel », *Claudiel Studies*, vol. 22, n° 1-2, p. 109-122.

Maurois, André. 1947. *Sept visages de l'amour*, Paris, La Jeune Parque.

Mathis, Ursula. 1987. « Stendhal aus der Sicht Simone de Beauvoirs. Zu den Briefen an seine Schwester », *Stendhal-Hefte*, n° 2, éd. Kurt Ringger/Christof Weiand, Tübingen, Narr, p. 27-43.

May, Gita. 1977. « Le féminisme de Stendhal et *Lamiel* », *Stendhal Club*, n° 77, p. 191-204.

Nadeau, Maurice. 1949. « *Le Deuxième Sexe* », *Mercure de France*, n° 1035, 1<sup>er</sup> novembre, p. 497-501.